

Jacques Bureau, *Un soldat menteur, récit*,
Robert Laffont, 1992 p.176 à 179

14 juillet 1943

«Reine va ouvrir. Quatre hommes, dont deux soldats, pénètrent revolver au poing. Les deux civils, je leur donne tout de suite leur nom : Ernst Vögt, l'interprète du SD de Paris, Goetz, l'expert radio. Les deux soldats, anonymes, indifférents, font bientôt appel à trois de leurs camarades pour déménager le matériel de mon atelier de radio.

Goetz visite mon laboratoire qu'il a rapidement découvert au fond du couloir. Il n'y trouve rien qui soit d'origine anglaise, mais cela ne le surprend pas. Vögt dit à Reine, assez haut pour que je l'entende :

— Nous savons tout sur votre mari. Il était le technicien des réseaux Prosper. Inutile de nier !

Je n'avais pas prononcé un mot. Vögt s'approche de moi et m'assure que Francis et Gilbert ont reconnu les faits, donné mon adresse, décrit mon rôle. Il me cite d'autres noms, dont celui de Guerne, puis il ajoute :

— Vous disposez d'un autre laboratoire à l'Institut national d'hygiène.

Tout ceci est dit sans colère, comme on énonce les choses connues. Il y a, chez Vögt, un ton dépourvu d'hostilité. Je m'abstrais dans l'indifférence. Parfois un sourire léger se pose sur les visages.

Vögt interroge Noël Arnaud et Chabrun : nous ne sommes réunis que pour préparer de nouvelles publications à *la Main à Plume*. J'assure que mes amis n'ont rien à voir avec les réseaux anglais. Nous citons nos auteurs. Le nom de Paul Eluard est prononcé avec chaleur. Les deux hommes écoutent calmement.

Vögt regarde un à un les livres de ma bibliothèque. Depuis le début des hostilités, *la Main à Plume* a édité plus de vingt plaquettes de poèmes. Mon ami Jean Jausion y figure en bonne place. Je parle de lui comme de l'un de nos espoirs.

Vögt parcourt les recueils avec un intérêt croissant, puis il se plonge dans les ouvrages des surréalistes, qui sont nombreux chez moi. Un grand silence s'établit, et tous nous formons le cercle autour du lecteur. Une aimable discussion s'engage. Les soldats armés sont assis sur le divan ; ils ne savent quoi faire. Ils attendent les ordres.

Vögt a découvert parmi mes revues, outre *La Révolution surréaliste*, les six numéros de *Réverbères*. C'est une revue dada publiée avant la guerre par mes amis et moi, spécialement chère à notre délicieux camarade Henri Bernard. Mon nom y figure, et Vögt en parcourt les articles. Pendant ce temps, Goetz examine les appareils de mesure de mon laboratoire avec le plus grand soin. Il pousse de temps à autre une interjection admirative.

Enfin nous en arrivons à ma collection de disques de jazz. Il faut parler. J'entreprends de raconter l'histoire des musiciens de Chicago, de Bix, de Teagarden. Vögt m'écoute, et parfois traduit pour ses camarades.

A l'évidence Vögt s'intéresse à l'avant-garde littéraire et artistique.

Depuis l'interdit nazi sur « l'art dégénéré » les Allemands ont vu leurs limites esthétiques singulièrement réduites, comme les Russes, au gigantisme et à la lourdeur de l'art orthodoxe. Le même populisme grossier y trône dans des œuvres massives, où la femme joue le rôle envié de paysanne reproductrice dotée

de grosses mamelles pour donner au peuple l'image de pays où le lait et le miel abondent et où il fait bon vivre. L'esthétique nazie rejoint à peu près l'idéal communiste.

Vögt nous presse de questions. Il tombe sur ma collection de lettres d'aliénés, dont nous nous proposons de publier les meilleures. Il y découvre un long récit mythomane, plein d'animaux fantastiques, qui semble le captiver. Il lit cette « lettre aux chevaux » qui est superbe :

Bien chers chevaux,

Depuis que je vous connais, je vous contemple et je vous aime bien. Je serais heureux si vous passiez chez moi un dimanche vers cinq heures.

Nous nous unirions tous et nous boirions le thé.

Hortense Pousse-mouton.

P-S : Je crois que je porte en mon sein le fruit de nos amours.

Sur le visage de l'interprète allemand, pas la moindre trace de moquerie. Il a l'air de rêver.

Tout à coup, Vögt découvre les bonnes feuilles d'un texte d'Eluard qui va devenir très célèbre par la suite : c'est celui de *Poésie et Vérité* 1942. Ce très beau poème, Eluard se disposait à le publier en Suisse, en deux cents exemplaires de luxe. Ces pages admirables avaient une terrible portée politique à une époque où la poésie se mobilisait encore peu aux côtés des Alliés. Nous avons convaincu Paul de nous abandonner le manuscrit pour l'éditer sur papier journal à très bas prix, afin de pouvoir le distribuer gratuitement, comme un tract. Noël avait ajouté, enthousiaste : « A la sortie des lycées ! »

Nous regardons Vögt lire le poème de notre ami. Il semble nous avoir oubliés. Il relève la tête, plie les papiers et nous les rend. Les soldats commencent, sur l'ordre que Goetz leur donne, de déménager mon matériel de radio, et emportent dans la foulée des documents, des lettres. Alors Vögt a un geste pour les arrêter. Il leur ordonne de ne prendre ni les disques ni les livres. Les textes d'aliénés, parmi lesquels il a placé celui de Paul Eluard¹, regagnent leur place dans un coin de ma bibliothèque. Ces disques je les ai toujours : il n'en manque pas un seul.

Enfin Vögt presse le mouvement des arrestations. Il est calme, un peu songeur. Il nous met les menottes à Noël et à moi, et nous attache ensemble. Noël Arnaud s'exclame en me donnant l'accolade amicale :

— Rivés à la même chaîne !

Vögt nous regarde. Dans ses yeux il y a comme de l'inquiétude. Nous nous sommes assis en attendant les voitures qui doivent nous emporter.

L'étrange atmosphère se tend quand Vögt tombe au moment du départ sur le numéro de 1938 de *Réverbères*, contenant l'article signé par Jean-François Chabrun et intitulé « *Entartete Kunst* » (l'art dégénéré). Ce texte avait été important à l'époque, car il analysait l'attitude des nazis devant l'avant-garde. Au lendemain de la prise du pouvoir, ceux-ci avaient, parallèlement à Staline, condamné tous les mouvements de rénovation de l'art en les attribuant à la «ploutocratie judéo-maçonnique». Le parallélisme avec l'attitude des

¹ Je ne dis pas qu'il les ait confondus.

communistes était évident mais ceux-ci condamnaient, dans le jargon qui leur était propre, la «décadence bourgeoise». Dans les deux types de propagande, l'art occidental était excommunié pour des motifs voisins, toujours en rapport avec la «dégénérescence» de la société libérale : la nuance y était mince si ce n'était que les nazis mettaient davantage l'accent sur la race comme facteur de chute, alors que Staline attribuait celle-ci à la classe sociale. Jean-François était alors trotskiste et son texte était clair. Pour moi, j'avais depuis longtemps pressenti, entre l'hitlérisme et le stalinisme, les étranges correspondances que le pacte germano-soviétique avait bientôt étendues en alliance militaire. Un maigre écart verbal entre les deux idéologies cachait une complicité fondamentale. L'affaire Toukhatchevski, l'entrevue d'Oliva que nous comprendrions mieux plus tard, expliquaient tout cela. Karl Radek avait tenté d'y sauver sa peau —sans y parvenir — au prix d'un reniement effroyable des principes.

Tout cela me trotte par la tête pendant que Vögt, officier du SD, boit littéralement le texte de Chabrun. Celui-ci, gêné, baisse les yeux : devant la Gestapo, il risquerait la mort ; Gestapo et SD sont les deux portes voisines d'un même service de police, il y a de quoi trembler. Mais Vögt relève la tête et regarde mon ami sans haine. Il sourit, replie la revue qui est de grand format et fait signe au lieutenant de police de ne pas lui mettre les menottes. Un instant, je regrette de n'avoir pas écrit cet article.

L'avenue de Suffren est depuis le matin barrée par un cordon de soldats. Quelques officiers pénètrent dans l'appartement, et nous sommes tous emmenés. Je ne m'étais pas représenté ainsi mon arrestation. J'avais imaginé une offensive sournoise, grandiose et militaire, avec hurlements sauvages et, de ma part, cris patriotiques et déclarations souveraines. Je m'espérais même capable, au mieux, d'un mot historique, d'une déclaration d'anthologie, d'une phrase susceptible de prendre place dans un manuel scolaire de province. Nous n'avons eu que celle de Noël : « Rivés à la même chaîne ! »

Elle sonnait bien, mais seul Vögt l'avait comprise et il avait souri avec indulgence². Rien de ce que j'attendais ne s'était produit. Au contraire, il avait régné pendant toute l'opération de police une civilité de surface, un peu froide peut-être, mais presque aimable, une politesse qui semblait cacher une sorte de sympathie, presque visible chez Vögt. Je me découvrais moi-même calme, indifférent dans ce moment unique de ma vie.

Nous montâmes alors dans les voitures. Je m'arrangeai pour être vu par la concierge et les voisins dont l'œil guetteur apparut un court instant derrière le voile écarté des rideaux. Une camionnette était là, dans laquelle les soldats chargeaient mon matériel de radio.

Noël et moi occupions l'arrière d'une voiture, rendus inséparables par nos chaînes communes. Vögt s'était placé à côté du chauffeur. Il

² Le docteur Goetz entendait aussi le français, mais il sortait mes appareils de mon atelier.